BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
ET
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES



N° 27 - NOVEMBRE 1958

BULLETIN TRIMESTRIEL
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ÉGYPTOLOGIE

N° 27 - NOVEMBRE 1958

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

25 JUIN 1958

La séance fut ouverte à 17 h. 30, sous la présidence de M. le Chanoine Et. Drioton, président.

En l'absence de Mme Desroches-Noblecourt, en mission en Egypte, M. Valeur lut le procès-verbal de la précédente assemblée. Celui-ci fut adopté à l'unanimité.

S'étaient excusés : Mme Desroches-Noblecourt, M. Jean Sainte Fare Garnot, M. Louis Grelet, MM. les Professeurs Jean Leclant, Maurice Stracmans (Belgique), Ch. Maystre (Suisse), M. Bernard van de Walle (Belgique), Mme G. Bauman, M. Mekhitarian (Belgique).

NECROLOGIE

M. FERNAND BISSON DE LA ROQUE

Dès le début de la réunion, le Président annonça le décès survenu à Neuilly, le 1[er] mai précédent, de notre confrère et ami Fernand Bisson de la Roque, ancien directeur des fouilles en Egypte.

M. le Chanoine Drioton évoqua successivement le jeune élève de l'Ecole des Langues Orientales, de l'Ecole du Louvre et de l'Ecole des Hautes Etudes de la Sorbonne, qui fut nommé en 1912 en qualité de pensionnaire de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire

et attaché en 1913 et 1914 au service des fouilles palestiniennes de la colline d'Ophel à Jérusalem et à celui des fouilles égyptiennes de Zaouiet el Aryan.

La guerre de 1914, à laquelle il participa brillamment, interrompit son activité archéologique qui, désormais, aura pour théâtre le sol de l'Egypte. A Edfou, il participa, avec M. Leconte Dunouy, au relevé des figurations et des inscriptions du temple et il rapporta de cette mission une documentation complète du Mythe d'Horus et une étude des possibilités d'exploitation du Kom Edfou.

Chargé ensuite par la Société royale de Géographie du Caire d'une exploration du désert arabique pour la recherche de ruines antiques et de graffiti rupestres, il partit seul, à chameau, et il fut le premier Européen qui gravit le Gebel Shaïb.

De 1922 à 1924, il dirigea un chantier de fouilles sur le plateau d'Abou Roasch et exhuma notamment le superbe sarcophage en calcaire sculpté, actuellement au Louvre et la magnifique tête du roi Didoufri. Les rapports annuels très détaillés et abondamment illustrés qu'il rédigea alors constituèrent un instrument de travail éminemment utile. Il abandonna ce chantier à la demande de M. Georges Benedite pour se consacrer au dégagement systématique des sanctuaires de Montou à Medamoud qui ont fourni reliefs et statues de Sésostris III. Archéologue attitré du Musée du Louvre, il y travaille jusqu'en 1932 avec M. le Chanoine Drioton pour les textes et avec M. J.-J. Clère pour les figurations. Il déblaya le site et put en retracer l'histoire depuis le Moyen Empire jusqu'aux époques copte et arabe.

De 1932 à 1950, il exerça ses qualités exceptionnelles de fouilleur à Tod. Son volumineux rapport atteste le talent érudit et patient avec lequel furent dégagés notamment le temple, son bassin sacré, son dromos, sans omettre les trouvailles nombreuses et variées qui figurent aux musées du Caire et de Paris, dont le célèbre trésor de pièces d'orfèvrerie étrangères.

Après quarante années d'activité, Fernand Bisson de la Roque s'éteignit des suites d'une maladie qui le condamnait depuis huit ans à l'immobilité totale, mais sans lui enlever sa lucidité, ni affecter l'élévation de son moral.

PRESENTATION DE NOUVEAUX MEMBRES

M. Gérald GAUTHIER.

Mme Georges BAUMANN.

M. Antonio TRIGO DE LOUREIRO (Rio de Janeiro).

M. Walther van den BERGHE (Anvers).

M. Michel MURAT.

M. Céleste RINALDI (Turin).

M. Joseph MALARTRE.

M. André LE VEEL.

COMMUNICATIONS

Deux communications étaient au programme.

R.P. du Bourguet : Un pionnier inconnu de l'Egyptologie : le Comte de Vaucelles.

M. André Bernand : Recherches d'épigraphie grecque à Abou Simbel.

La séance fut levée à 19 heures.

UN PIONNIER MÉCONNU DE L'ÉGYPTOLOGIE

LE COMTE LOUIS DE VAUCELLES

(1798-1853)

par Pierre du BOURGUET s.j.

L'expression « pionnier de l'Egyptologie » à propos du Comte Louis de Vaucelles n'est pas de moi. Elle est de W. R. Dawson, égyptologue bien connu et auteur du *Who was who in Egyptology* dans sa réponse à la lettre que je lui avais écrite il y a un an pour essayer d'obtenir d'autres sources que les miennes des observations sur le personnage qui fait l'objet de cette causerie. Il regrettait de ne pas être plus riche que moi et, devant les faits nouveaux que j'avais eu la chance de recueillir, estimait qu'il fallait mettre très haut le rôle du Comte de Vaucelles dans le champ de notre science. Je gage qu'à la fin de cet exposé vous serez d'accord pour saluer notre héros du titre qu'il lui a conféré.

Quels renseignements s'offrent à celui qui cherche ce nom dans les bibliographies et les livres ? Peu de chose au premier abord, mais il reste étonnant que les spécialistes de l'histoire de l'Egyptologie n'aient pas essayé d'aller jusqu'au fond de cette maigre substance. Ils seraient certainement arrivés à l'essentiel des résultats que j'ai pu atteindre. J'avoue pourtant que j'ai bénéficié de facilités dont ils ne disposaient pas.

Il y a d'abord une phrase de Champollion dans une lettre à son frère Champollion-Figeac écrite de Grenoble le 10 janvier 1826, sur laquelle nous sommes tombés, Jean Yoyotte et moi, en prospectant dans Hartleben (1) : « J'attends M. de Vaucelles et je m'occuperai jusques à sa venue de rédiger de nouvelles notes, mais tous les voyageurs du monde ne sauraient suppléer à ce que je pourrais faire moi-même en six mois sur les lieux. C'est,

vanité à part, la fable de *l'Œil du Maître* du bon Lafontaine... », Mlle Hartleben ajoute en note dans l'édition où elle cite cette lettre : « L. de Vaucelles, orientaliste, revenant d'Egypte, s'occupait en ce temps-là de rédiger sa Chronologie des Monuments antiques de la Nubie, qui fut publiée à Paris en 1829. » Enfin cette dernière brochure est placée par Hilmi dans sa bibliographie.

Et c'est tout. Ida Pratt, dans sa bibliographie, ne fait aucune mention de ladite brochure; la bibliographie de Porter and Moss ne l'utilise pas; Jean-Marie Carré, dans son ouvrage *Voyageurs et écrivains français en Egypte* ne semble connaitre ni la brochure ni son auteur.

Personnellement même, étant sollicité par d'autres genres de recherches que celui-là, je n'aurais pas soupçonné le rôle de Louis de Vaucelles en Egyptologie, bien que lié par la parenté à certains membres de sa famille, si je n'avais pas été sollicité par ceux-ci d'examiner une pierre dont la tradition familiale fait remonter à lui la venue au château de Lignou en Normandie. Donnée par Louis à son frère cadet Jules à qui était revenu ce château, elle a été ingénieusement placée par celui-ci dans les boiseries de la bibliothèque, entre deux fenêtres.

J'ai eu deux fois (2) l'occasion de parler de cette pierre. Je me contente ici d'en souligner brièvement l'intérêt. Il s'agit de ce qu'on est convenu d'appeler une « pancarte d'offrandes » et elle mesure 1 m. 90 sur 0 m. 85. Certaines particularités me permettent de la dater de la fin de la V[e] dynastie. Elle offre en tous cas deux caractères originaux, l'un très rare : la représentation du mort répétée sur la même pierre; l'autre, jusqu'à présent unique, la mention du nom du défunt *suivi de tel ou tel titre*, indéfiniment répété sous chacun des quatre registres d'offrandes.

L'examen de cette pierre, et surtout la recherche de renseignements sur son lieu exact d'origine et la façon dont elle est venue d'Egypte en France m'ont amené à examiner les papiers laissés par Louis de Vaucelles, dans lesquels sa famille, ici même représentée, m'a libéralement laissé puiser, et c'est ainsi que je me suis aperçu de la place occupée par celui-ci dans l'élaboration de notre science, place considérable par certains côtés. J'ai profité de mes deux communications précédentes pour en donner quelque idée aux égyptologues étrangers et aux membres

de la Société Asiatique. Cette dernière, à peine fondée, l'avait accueilli dans son sein, comme l'atteste le Diplôme conservé à La Bellière. Il m'a semblé que je devais réserver à la Société Française d'Egyptologie de mettre davantage cette place en valeur.

Louis de Vaucelles (fig. 1) est né en 1798 et est mort en 1853 après avoir été de 1831 à 1834 député de la Mayenne, où se trouvait son château de La Bellière, maire et Conseiller général jusqu'à sa mort. Une cor-



Fig. 1. — Portrait de Louis de Vaucelles.

respondance assidue et, depuis 1819, ininterrompue et sans doute complète avec son frère cadet Jules, nous est évidemment précieuse.

Avec ses autres papiers personnels dont je donnerai ailleurs (3) une nomenclature complète, elle montre en lui un esprit curieux de toutes les sciences et capable d'apprendre en quelques mois l'arabe et d'acquérir à l'école de Champollion, dès 1824, donc deux ans après l'annonce à l'Académie de la découverte des hiéroglyphes, des notions suffisantes de ceux-ci pour le voyage qu'il allait entreprendre. De ces papiers, deux ensembles doivent être mentionnés ici : ce sont le Journal de voyage daté de 1826 et, éditée chez Dondey-Dupré, en 1829 la brochure mentionnéee par Hartleben « Chronologie des Monuments antiques de la Nubie » (fig. 2).

C'est donc sur ce voyage que doit porter notre attention. Il avait été précédé de plusieurs autres : au Piémont en 1820, en Ecosse et en Angleterre en 1821, à Rome et en Sicile en 1823. Il semble que Champollion ait primitivement offert à Louis de Vaucelles de l'emmener avec lui. La possibilité en est à inférer de ce passage d'une lettre de ce dernier à son frère de 1825 : « Champollion ne partira pas cette année, parce que ses travaux sur le Musée de Turin ne sont pas encore terminés, mais je suis bien déterminé à ne pas l'attendre et à profiter du moment favorable. » Les mois suivants se passent en préparatifs matériels et en démarches pour obtenir les papiers nécessaires, dont le passeport conservé à La Bellière.

Parti le 27 janvier 1826 de Marseille, il est le 28 février à Alexandrie. Il y reste jusqu'au 11 mars et arrive le 18 au Caire. En six mois et demi d'Egypte (il sera de retour à Marseille le 29 octobre de la même année), Vaucelles remonte le Nil en bateau jusqu'à Ouadi-Halfa et retour. Il s'arrête aux principaux sites, comme en font foi ses lettres et son Journal, en prenant des notes et en reproduisant les cartouches des pharaons : Mitraïneh, Béni-Souef, le Couvent de la Poulie, Minieh, Melaoui, Manfalout, Assiout, Girgeh, Abydos, Qeneh, Denderah, Erment, Louqsor et Karnak, Thèbes avec Médinet Habou, le temple de Gournah, les tombeaux des Rois, puis Esneh, Edfou, Assouan, Philae. Il va d'une traite à Ouadi-Halfa et redescend le Nil en prospectant les deux rives.

Ce qui devait devenir le résultat le plus pratique de son voyage semble s'être imposé à lui au cours même de l'expédition. Comme il le dit à la page 8 de sa « Chronologie des Monuments antiques de la Nubie » : « Pendant un voyage que je fis en Nubie en 1826, pour étudier les antiquités de cette intéressante contrée, je m'aperçus que la lecture des légendes hiéroglyphiques des rois pouvait seule fournir le moyen de déterminer l'âge de ses temples. Les découvertes de M. Champollion le jeune venaient d'être publiées. Profitant alors des notions qu'elles me donnaient, je recueillis avec la plus grande attention tous les cartouches des princes qui ont construit ces ouvrages, ou qui les ont réparés et augmentés ».

C'est ainsi qu'il voit tous les principaux temples de Nubie, déjà notés et dessinés par Gau (4), mais décrit d'autres sites négligés par ce dernier : ceux de Kouban, d'Anibé, les tombes de Kasr-Ibrim, le temple d'Ellesya, le

temple rupestre d'Hathor à Faras et Buhen qu'il appelle Aalam. Son Journal mentionne les peintures chrétiennes, mais aussi des statues pharaoniques encore présentes dans des niches. Dans le site de Serré, près Ouadi-Halfa, que l'on attribue à la XIIe dynastie, il a lu le cartouche de Ramsès II, qui ne semble pas avoir été relevé dans les études relatives à ce lieu.

Surtout, et c'est là l'intérêt de sa brochure, pour la première fois, il donne une attribution correcte aux temples et monuments de Nubie. Sa connaissance des hiéro-



Fig. 2. — La « Chronologie ».

glyphes est suffisante pour lui permettre d'interpréter correctement selon la science de son époque les noms des Pharaons. Peut-être s'étonnera-t-on qu'il appelle Ramsès II tour à tour Ramsès VI et Sésostris ou les deux à la fois et qu'il se trompe dans l'énumération des Thoutmès et des Ramsès, mais il suit dans ce cas, comme il le dit dans sa préface, la liste des rois donnée par Champollion-Figeac et à laquelle se tient d'ailleurs Champollion le jeune lui-même.

Qu'il soit le premier à nommer la plupart des Pharaons, des Ptolémées ou des empereurs romains qui ont bâti ou augmenté ces monuments, cela ressort de plusieurs faits.

La Commission d'Egypte s'était arrêtée à Philae et n'avait donc pu faire état de la Nubie dans la Description de l'Egypte. Conscient de cette lacune, l'architecte F. Gau avait pris la suite et, au retour d'un voyage en 1819, avait publié en 1822 son gros ouvrage où il donnait les résultats de son enquête. Celle-ci avait consisté en relevés multiples des monuments, mais ne comportait qu'un nombre infime d'inscriptions hiéroglyphiques. Ne pouvant lire, et pour cause les cartouches, il émettait la théorie selon laquelle les monuments de Nubie, creusés dans le roc, étaient antérieurs à ceux de Memphis et de Thèbes. C'est cette théorie que dans sa mince brochure, tout en rendant hommage au labeur de son prédécesseur, Vaucelles entreprenait de réfuter.

Un autre voyageur, à une date presque contemporaine de celle à laquelle Vaucelles parcourait l'Egypte, a laissé un journal sérieux : c'est Lord Prudhoe, dont les notes ont été utilisées dans la Bibliographie de Porter and Moss. J'ai pu vérifier sur le manuscrit qu'il avait lu correctement de nombreux cartouches des pharaons bâtisseurs en Nubie, mais de toutes façons, son journal, comme son voyage, est postérieur d'au moins un an à celui de Vaucelles, et, à ma connaissance, n'a jamais été publié même en partie (5).

Champollion lui-même ne part pour l'Egypte que deux ans après le retour de Vaucelles, le 1er août 1828. C'est son premier et seul voyage. Il est à Ouadi-Halfa le 30 décembre 1828 et n'est de retour en France, à Hyères, où il restera en quarantaine, que le 23 décembre 1829, donc pratiquement en 1830.

Or la publication de la brochure de Louis de Vaucelles est de 1829, donc livrée à l'impression et sortie bien avant le retour et aucune publication de Champollion sur le sujet. Au surplus, la lecture du Journal et des lettres de Vaucelles montre que ce dernier a lu et identifié les noms des Pharaons sur les lieux, avant même d'avoir pu consulter Champollion.

Il est donc certain qu'il est le premier, grâce évidemment et comme il se plait à le proclamer, au système de Champollion, à avoir donné leur véritable attribution aux monuments principaux et même à bon nombre de monuments secondaires de Nubie, certains jusque là inconnus.

Une telle conclusion assigne son véritable rôle à Louis de Vaucelles, dans le domaine de l'Egyptologie. Il est certain que, si Champollion avait voyagé avec lui, Vaucelles n'aurait pu que se placer en tête des voyageurs rares et courageux qui dès cette époque ont affronté avec leurs seuls moyens les dangers d'une expédition exaltante, mais difficile. Mais le découvreur des hiéroglyphes, en vue d'intensifier encore sa préparation, a laissé le champ libre à d'autres. Fort de connaissances acquises de son maitre, Vaucelles a été le premier sur les lieux à pouvoir les utiliser. On peut dire qu'à cette époque l'égyptologie et Champollion s'identifient, et, par là, Champollion est comme présent dans son disciple, mais le premier à avoir porté sur ces temples et ces cartouches un regard d'égyptologue est bien Louis de Vaucelles. Force est donc de le considérer comme le pionnier de l'Egyptologie en Nubie et il n'est pas trop tard pour lui donner dans l'histoire de notre discipline la place importante à laquelle il a droit.

NOTES

(1) H. HARTLEBEN, **Lettres de Champollion le Jeune**, Paris, Leroux, 1909, (Bibliothèque égyptologique, t. XXX, p. 272).

(2) XXIV Congrès international des Orientalistes à Munich (septembre 1957). Séance annuelle de la Société Asiatique (juin 1958). La communication donnée au Congrès des Orientalistes doit paraître dans le B.I.F.A.O., vol VIII (Mélanges Maspéro, t. IV).

(3) A paraître dans un prochain tome de la « Revue d'Egyptologie ».

4. F.C. GAU, **Antiquités de la Nubie**, Stuttgart, Cotta et Paris, Firmin-Didot, 1822.

(5) Je tiens ici à remercier le Duc de Northumberland qui m'a si aimablement admis, en août 1958, à consulter le manuscrit de Lord Prudhoe.

RECHERCHES D'ÉPIGRAPHIE GRECQUE
à ABOU-SIMBEL (Nubie)

par André BERNAND

En racontant son séjour à Abou Simbel, en août 1817, l'Italien Belzoni, « l'inventeur » du temple creusé dans la montagne, à 280 km. au S. d'Assouan, écrivait : « Des voyageurs qui visiteront ce monument après nous trouveront probablement la température plus modérée ; et s'ils sont pourvus, mieux que nous ne l'étions, des objets nécessaires, ils pourront dessiner à loisir ce que nous n'avons pu qu'indiquer. » (1)

Quand on a la chance de travailler à Abou-Simbel dans des conditions idéales, il faut se rappeler les difficultés de ces pionniers en Nubie, pour éviter de porter sur nos devanciers un jugement injuste. Lepsius, à qui nous devons les premiers et seuls relevés des inscriptions grecques d'Abou-Simbel, a peu parlé de son séjour. Mais on peut imaginer ses conditions de travail, en parcourant le récit précis et souvent humoristique de Belzoni. Ce dernier vint à Abou-Simbel en septembre 1816 et en août 1817 (il ne craignait pas la chaleur...) : son séjour se place donc vingt-huit ans avant celui de Lepsius, cent quarante ans avant la mission de l'UNESCO. (2)

A cette époque, un séjour à Abou-Simbel était une lutte continuelle :

— il fallait lutter contre le sable, qui était accumulé devant la façade du grand temple : « Accumulé par les vents pendant des siècles, dit Belzoni (3), ce sable avait

---

(1) Belzoni, **Voyages en Egypte et en Nubie**, I (1822), p. 345.

(2) Sur les voyages de Belzoni à Abou-Simbel, voir **ibid.** pp. 128-136 ; 152-166 ; 323-346.

(3) **Op. cit.** p. 327.

formé une butte que toute la population du pays n'aurait pu jeter dans la rivière, quand même elle y aurait travaillé un an sans discontinuer. »

— il fallait alors lutter contre la méfiance ou l'hostilité des habitants de ces contrées reculées, habitants « bien armés de sabres, de boucliers et de lances », précise Belzoni (1). Ces habitants ignoraient encore l'usage de la monnaie, mais non pas celui du « bakchich », ce qui posait un gros problème. « Ma femme, raconte encore Belzoni (2), avait fait présent de quelques grains de verre à une des femmes du cacheff : c'en était assez pour attirer toutes les femmes du pays, et il fallut les gratifier toutes du même cadeau. »

— il fallait lutter contre la mauvaise volonté des ouvriers, tantôt désertant le chantier, tantôt accourant en foule : « La veille, dit Belzoni (3), ils avaient voulu être employés par centaines, et ce jour-là ils ne voulaient travailler ni les uns ni les autres. »

— il fallait lutter contre la rapacité des notables, qui s'intitulaient « princes d'Ipsamboul » et qui avaient des pratiques de cette sorte : « Le soir, raconte Belzoni (4), quand je voulus payer les ouvriers, le frère cadet du cacheff prétendit qu'il fallait d'abord mettre tout l'argent en un tas, afin de le partager. Mon interpète, qui était en même temps mon trésorier, compta par conséquent toute la somme sur un morceau de vieux châle; mais à peine eut-il fini, que le jeune prince se jeta sur l'argent et s'empara de tout. »

— il fallait même lutter pour manger. Les repas étaient une bataille avec les invités du prince, qui s'invitait lui-même et qui veillait sur ses hôtes, à sa manière : « Le cacheff, voyant que nous luttions en vain contre la voracité de ses gens, qui de tous côtés plongeaient leurs mains dans le plat et enlevaient tout, croyait devoir être poli : à cet effet, il fouillait dans l'écuelle, saisissait le morceau qui avait le plus de viande et le moins d'os, le mettait dans la manche de son vêtement, et continuait

(1) **Voyages en Egypte et en Nubie,** I, p. 331.

(2) **ibid,** p. 151-152.

(3) **ibid,** p. 151-152.

(4) **ibid,** p. 164.

de manger, jusqu'à ce que l'écuelle fût à peu près vidée. Il partageait alors entre nous la viande qu'il avait charitablement mise en réserve. » (1)

On comprend que, dans ces conditions, Madame Belzoni, qui n'avait pas la stature herculéenne de son mari, ait un jour perdu son sang-froid. Pour se débarrasser de deux importuns qui rôdaient sur le bateau où elle était seule avec une petite fille, « voyant qu'elle ne pouvait les éloigner par la douceur, raconte Belzoni (2), ma femme prit enfin deux pistolets et les dirigea sur eux. A cette vue, ils reculèrent sur le champ et s'enfuirent sur la colline. Elle les poursuivit... », mais elle ne les rattrapa pas.

Tout cela fait sourire aujourd'hui, car tout cela est du passé. Aujourd'hui grâce au « Centre de documentation et d'études sur l'histoire de l'art et de la civilisation de l'ancienne Egypte » (3), on dispose d'un bateau très confortable, avec chambres, douches, tout le confort; on dispose d'échafaudages tubulaires métalliques, d'appareils photographiques ultra-modernes, d'une génératrice électrique permettant de travailler la nuit. La Providence s'appelle là-bas Madame Desroches-Noblecourt, et le Directeur du Centre, le Professeur et Recteur Ahmed Badawi est secondé par des collaborateurs dont j'ai éprouvé — du 18 mars au 11 avril 1956 — la complaisance et la compétence.

***

C'est pourquoi il n'y a guère de mérite à améliorer les relevés faits par nos devanciers. Ainsi, en ce qui concerne l'épigraphie grecque, toutes les éditions reposaient sur les relevés fait par Lepsius en août 1844. Grâce à ces fac-similés, vingt et un textes grecs avaient été copiés : ils peuvent se lire dans le *Sammelbuch* de Preisigke et Kiessling (4). Or, au printemps de 1956, en

(1) **op. cit.,** p. 329 ; voir le récit d'un repas **ibid**, p. 157. Belzoni, p. 345, raconte : « les cacheffs avaient défendus à leurs gens de nous vendre aucune espèce de nourriture, dans l'espoir que la faim nous chasseroit. »

(2) **op. cit.,** p. 163-164.

(3) Sur l'organisation du Centre, voir la communication « **Les temples de Nubie et leur destin** », faite le 24 novembre 1955 par Mme Desroches-Noblecourt et publiée dans le **Bulletin trimestriel de la Société française d'Egyptologie,** n° 20 (février 1956), p. 11-20.

(4) **Sammelbuch,** I (1915), n°s 4139-4169; V3 (1950), n° 8544a

présence du Professeur Abd el Latif Ahmed Ali, papyrologue, j'ai copié, estampé et photographié trente-trois inscriptions grecques. Ces inscriptions sont situées sur les jambes des deux colosses méridionaux de la façade du grand temple. Elles peuvent se répartir en deux groupes, distinguables par la forme des lettres :

— 7 remontent à la campagne de Psammétique II au Soudan, en 591 a.C.

— 26 datent de l'époque ptolémaïque.

Ces 33 inscriptions grecques ont été présentées et commentées dans la *Revue des Etudes Grecques* de janvier 1957. Elle ont bénéficié de l'érudition philologique d'Olivier Masson, qui m'a fait l'honneur de signer cet article avec moi. (1)

Quelles sont les améliorations apportées par les nouveaux relevés aux éditions antérieures, c'est-à-dire aux éditions ne reposant que sur les fac-similés de Lepsius ? Ces améliorations sont de trois sortes : la découverte de nouvelles inscriptions, la correction d'inscriptions déjà connues, et surtout la restitution du procès-verbal gravé en écriture rétrograde sur la jambe gauche du colosse le plus méridional.

1° *La restitution du procès-verbal d'Anaxanor.*

Après le procès-verbal de Potasimto et d'Amasis, gravé à gauche de la porte du temple, le texte qui s'impose à l'attention est en effet une inscription de deux longues lignes remarquable à plus d'un égard : par sa situation sur le devant de la jambe; par sa longueur, chaque ligne mesurant 2 m 65; par sa disposition « *boustrophédon* »; enfin par son contenu.

Jusqu'en 1956, ce texte était connu uniquement par des transcriptions se fondant sur le fac-similé de Lepsius. Voici, par exemple la transcription de Dittenberger, dans la *Sylloge*³, I (1915), n° 1 :

hαμλυσοβ hόκα βασιλ

εὺς hέλασε τὸν στρατὸν τὸ πρᾶτον [- - ka] μα Ψαματιχο [υ - -]

Ainsi présenté, le texte est quasi incompréhensible : que signifie le premier mot ? Pourquoi n'y a-t-il pas de proposition principale ? Quel est ce roi qui aurait ac-

(1) Voir le compte-rendu de Louis Robert, **Rev. des Et. Gr.**, 70 (1957), **Bull. épigr.** n° 536.

compagné Psammétique ? Que pouvaient contenir les actuelles lacunes au début et à la fin du texte ?

Pour répondre à toutes ces questions, la transcription de Lepsius n'est pas d'un grand secours. Au contraire, elle a longtemps trompé, présentant sous deux numéros différents (Gr 534 et Gr 536) l'inscription unique transcrite par Dittenberger. Bien plus, elle indique comme inscription carienne (Kar. 5) ce que la révision de la pierre a fait apparaître comme grec.

Sur la pierre, en effet, on relève, de façon certaine, le nom propre Anaxanor, écrit Ἀναχσάνορ. Après on ne peut assurer qu'un « e », suivi peut-être d'un « b ». Après une lacune de 5 à 6 lettres, on lit l'ethnique « Ialusios ». A la fin de la seconde ligne, le nom « Psamatichos » se lit sur la pierre. Mais ni la vision directe de la pierre, ni la photographie ne permettent de combler la lacune de la seconde ligne.

C'est l'estampage en papier qui a révélé ce que contenait cette fin de ligne. Ayant enlevé l'estampage alors qu'il était encore mouillé, je l'ai fait sécher au soleil en le collant aux quatre coins sur la vitre du living-room du bateau. A mesure qu'il séchait, j'ai vu briller au soleil les grains de sable qui étaient incrustés dans la gravure et qui avaient été absorbés par l'estampage. Sont apparus les mots : Ἄμασις hάμα.

L'inscription se présente donc sous la forme suivante :

Ἀναχσάνορ ε [. ...] ho Ἰαλύσιος hόκα βασιλ

εὺς ΘΕλασε τὸν στρατὸν τὸ πρᾶτον, Ἄμασις hάμα, Ψαμάτιχος.

c'est-à-dire : « Moi, Anaxanor, d'Ialysos,... quand le roi Psammétique (II) lança ses colonnes (1), pour la première fois, secondé par Amasis ».

Il est dommage qu'on ne puisse distinguer le verbe qui fait suite au nom propre. Je ne peux assurer qu'un « epsilon ». Après j'ai cru distinguer sur la pierre la partie supérieure d'un « bêta ». Je proposerais volontiers la leçon ἐ[βάλον] « je suis venu par terre », le verbe s'opposant à πλέω « venir par eau », qu'on lit à la ligne 3 de l'autre procès-verbal (cette opposition de

(1) ΘΕ notant η le verbe est donc ἤλασε, aoriste de ἐλαύνω.

βαδίζω et de πλέω se trouvant chez Démosthène XIX, 1644, 181).

L'intérêt principal de l'inscription ainsi restituée vient de ce qu'elle complète les renseignements que nous donne l'autre procès-verbal sur l'organisation de l'armée de Psammétique. En effet, le procès-verbal mentionnant Potasimto et Amasis (n° 1 de l'article de la *Revue des Etudes Grecques* cité plus haut) peut se traduire ainsi :

« Le roi Psammétique étant venu à Eléphantine, voici ce que firent rédiger ceux qui naviguaient avec Psammétique, fils de Théoklès, et qui poussèrent en amont de Kerkis, jusqu'où le fleuve le permettait ; la légion étrangère avait pour chef Potasimto, et les Egyptiens, Amasis. Ceux qui nous dirigeaient étaient Arkhôn, fils d'Amoibikhos, et Pélékos, fils d'Eudamos. »

De ce texte il était difficile de tirer le rôle exact de Potasimto. Sans doute on précise qu'il commande à ceux qui parlent une autre langue que l'égyptien, mais on le nomme avant Amasis, ce qui pouvait laisser penser que ce dernier lui était subordonné.

Au contraire, dans le procès-verbal d'Anaxanor, Potasimto n'est pas nommé, alors qu'Amasis est cité aux côtés du roi Psammétique. Voilà qui semble donc résoudre le problème de la situation respective de Potasimto et d'Amasis : comme Psammétique, fils de Théoklès, Potasimto n'est qu'un chef de contingent ; Amasis, lui, est, après le souverain, le responsable de l'expédition, comme du reste en témoigne son titre égyptien de « délégué du roi, combattant pour son maître dans les pays étrangers ».

En résumé, à la lumière des deux plus longs textes gravés sur les colosses, l'organisation de l'armée de Psammétique s'établit comme suit : le chef suprême de l'expédition, mais restant à Eléphantine, était Psammétique II ; le général de l'armée égyptienne, commandant en chef de l'expédition, était Amasis ; le commandant des troupes mercenaires étrangères était Potasimto ; le commandant du corps expéditionnaire naviguant était Psammétique, fils de Théoklès ; le commandant d'un corps qui était peut-être d'infanterie, était Anaxanor. Ainsi le haut commandement était égyptien, mais, parmi les techniciens, les Grecs semblent avoir joué un rôle important.

En même temps qu'à la restitution de ce procès-verbal, les nouveaux relevés ont amené à la découverte de nouvelles inscriptions.

2° *Les nouvelles inscriptions.*

Quatorze inscriptions grecques inédites ont été relevées (sont également inédites quatre inscriptions sémitiques et quatre cariennes). Il s'agit des n°s 7, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 23, 24, 32 figurant dans l'article, cité plus haut, de la *Rev. des Et. Gr.*

Malheureusement, ce ne sont que des signatures, ne comportant qu'un nom, très rarement suivi de l'ethnique ou du métier. En outre, elles sont peu utilisables en raison de l'homonymie. Toutes ces inscriptions datent de l'époque héllénistique, si l'on en juge par l'écriture ; c'est le seul critère de datation, car aucun de ces textes ne porte de date.

Ces inscriptions font connaître un Διον[ύσ]ι[ο]ς (n° 9), un Πτολεμαῖος (n° 10), un Νικαί[ος] (n° 12) et un Ἡλιόδωρος (ibid), un Ἀσκληπιάδης (n° 13), un Σίμωνος Ἰνδός (n° 14), un Φιλόδημος (n° 15), un Ἀμμώνιος Μουγάδος (n° 16), un Παυσανίας (n° 17), un Τίμος (n° 19), un Διον[ύσιος] (n° 23), un Διονύσ[ιος] Ἀθην[αῖος] (n° 24), un Δι[ωρος] et un Διότιμος (n° 32).

Qui étaient ces gens-là ? Sans doute des soldats en garnison, ou bien des chasseurs. La présence de l'athénien Διονύσ[ιος] est intéressante, car nous savons par Marcel Launey qu'il y avait peu d'athéniens dans les armées héllénistiques. Quant à Ἰνδός (n° 14), c'est peut-être un nom de métier désignant celui qui conduit « la bête de l'Inde », c'est-à-dire un cornac ; mais ce peut être aussi un surnom (1).

Une inscription connue par Lepsius (n° 26) parle d'un « chasseur d'oiseaux » (2) ; trois autres parlent de « chasseurs d'éléphants » (n°s 14, 20, 27). Il est donc tentant de

(1) L. Robert, **Villes d'Asie Mineure** (1935), pp. 70-71 signale, dans deux textes d'Apollonis un Πρωτόμαχος Φιλοξένου Ἰνδός et une Κλαυδία Ἰνδή. Il incline à penser qu' Ἰνδός est un second nom, plutôt qu'un ethnique.

(2) Sans doute ces oiseaux étaient-ils des autruches, que l'on chassait activement aussi dans le désert de l'Est.

penser que les autres signataires étaient aussi des chasseurs. Mais ce pouvait être aussi des soldats. Et, si peu de militaires ont signé à l'époque hellénistique, c'est qu'ils n'avaient pas les raisons des mercenaires de Psammétique pour laisser leur nom à la postérité : ils n'étaient pas les premiers à venir sur ce site, et ils ne revenaient pas d'une expédition victorieuse en terre lointaine.

Si les soldats des Ptolémées allaient chasser l'éléphant ou l'autruche, plus heureux que ces derniers nous avons pu, à coup de brosse à estampage, faire disparaitre une série de « monstres », je veux parler des noms propres fantastiques qui encombrent le *Namenbuch* de Preisigke.

3° *Les corrections apportées aux anciens relevés.*

Quelques exemples suffiront :

n° 19 (1). Prenant des lettres phéniciennes pour du grec, Lepsius notait :

Gr. 528 ΘΑΓΕΣΕΡΜΟ et Gr. 529 ΠΑΣΙΔΟΝΟΗΗΙΟΥ, ce qui fut transcrit : hαγέσερμος et Πασιδῶν ὁ Ἵππος.

Or on lit clairement : Τίμος ὁ Πασίωνος et difficilement : ὁ δρομπάρχης.

n° 27. La copie de Lepsius ΜΕΤΑΡΚΤΙΟΣ ne doit pas se lire μετ' Ἄρκτιος mais μετ' Ἀρίστιος (génitif du nom Ἄριστις).

De même, dans la même inscription, la copie de Lepsius ΤΙΜΟΔΑΟΡΥ doit se lire Τιμοδώρου et non pas Τύλλος Δάρου.

n° 26. Lepsius a relevé exactement Ζ, mais Preisigke a transcrit fautivement Ξ dans le nom ΖΗΝΟΒΙΟΥ.

Donc Ζηνόβιος doit remplacer Ξηνόβιος.

n° 25. ΣΑΔΑΛΑΣ, noté par Lepsius, doit se lire Σαδάλας et non pas Σαδαγᾶς.

(1) Ces numéros sont ceux des inscriptions présentées dans l'article de la **Revue des études grecques,** cité **supra.**

Au total, dix noms erronés sont à supprimer du *Namenbuch* :

Τυλλοσδαρος, Τύλλος, Τιμόδαρος, Σαδαγᾶς, Ξηνόβιος, Ἵππος, Δάρος, Ἄρκτις, Πασιδῶν et hαγέσερμος !

Le tableau de chasse n'est pas méprisable, et il faut y ajouter le Ομγυσσό du procès-verbal étudié plus haut.

⁂

On peut donc conclure que ces textes de Nubie, connus depuis longtemps pour la plupart, avaient besoin d'être revus sur la pierre. Désormais ils ne circuleront plus, dans les études onomastiques, philologiques ou historiques, sous un forme défigurée.

Mais surtout, revoir la pierre est une occasion de présenter ces textes grecs à la lumière des découvertes égyptologiques. Or un helléniste ne peut plus lire, par exemple, l'inscripton de Potasimto en ignorant l'important dossier étudié par Serge Sauneron et Jean Yoyotte (1), ou en ne citant pas l'étude consacrée par Jean Yoyotte à *Potasimto de Pharbaithos* (2), ou en passant sous silence la récente étude de Claire Préaux sur « *Les Grecs à la découverte de l'Afrique* » (3)

De son côté l'épigraphiste peut apporter, à l'édifice majestueux de la science égyptologique, sa petite pierre... surtout si elle porte une inscription.

(1) S. Sauneron et J. Yoyotte : **La campagne nubienne de Psammétique II et sa signification historique,** dans BIFAO, 50 (1952), p. 157-207.

(2) J. Yoyotte, **Potasimto de Pharbaithos,** dans **Chronique d'Egypte,** 28 (1953), p. 101-106.

(3) Claire Préaux : **Les Grecs à la découverte de l'Afrique par l'Egypte,** dans **Chronique d'Egypte,** 32 (1957), p. 284-312, et notamment pp. 291-292.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

CABINET D'ÉGYPTOLOGIE
11, PLACE MARCELLIN BERTHELOT
PARIS-5e

COMPOSITION DU BUREAU

REVUE FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

Imprimerie P. Bourain, 75540, 2 bis et 4, Galerie Véro-Dodat, Paris- Dépôt légal 4e trimestre 1959